

—Le plus brillant des salons ne vaut pas pour mon cœur ce laboratoire poussiéreux, vois-tu mon enfant, j'aime à reposer mes regards sur ces bocaux d'une couleur uniforme, ton balai jetterait le trouble dans mon travail... puis, songe aux désastres que pourrait amener le déplacement d'un flacon? Tel gaz répandu dans le laboratoire ferait sauter le logis en un instant, tel acide pourrait occasionner la folie... ou la mort... oh! je t'en prie, Lisbeth, respecte le désir que je t'exprime, ne touche pas à ces pièces écartées, bouleverse le reste de la maison, si tu veux, et je ne me plaindrai pas.

—J'obéirai, avait répondu la jeune femme avec un soupir.

A part cette fantaisie, que l'on pourrait trouver extravagante chez un homme ordinaire, mais qui était à sa place dans la tête d'un des premiers professeurs de chimie de l'Europe, Van-Der-Bader se laissait absolument diriger par sa jolie gouvernante.

D'ailleurs, il ne s'occupait de rien, lui.

Il ne tenait à notre humanité que par une faiblesse peut-être pardonnable : il était gourmand! Et Lisbeth le savait, et la blondine s'entendait à merveille à lui confectionner les plats qu'il affectionnait le plus : Le jambon aux petits pois et le macaroni bien lié par les fromages de Gruyère, de Chester et de Hollande.

III

Le cœur de Lisbeth

(Suite)

Pendant les premiers mois, les mauvaises langues de Leyden n'épargnèrent pas Lisbeth.

On ne dort pas sous le toit d'un céliba-

taire encore jeune, sans justifier, dans une certaine mesure, l'émancipation des méchants esprits.

Les commères de la bonne ville de Leyden s'en donnèrent donc à bouche que veux-tu.

—C'est une horreur disaient les anciennes voisines de Lisbeth, il y a à peine un mois que son mari est mort et le voilà remplacé. Certes, nous aimons, nous respectons M. Van-Der-Bader, mais nous ne pouvons excuser sa conduite; quant à la malheureuse elle ne mérite aucune pitié.

Combien, ce public superficiel et léger se trompait. Le Docteur Van-Der-Bader n'avait—pour ainsi dire—jamais été jeune.

En fait de femme, il n'avait connu que sa mère qui l'avait élevé avec une singulière austérité.

Mme Van-Der-Bader, veuve d'un capitaine des gardes du Roi de Hollande, avait été malheureuse avec son mari.

Le capitaine avait mené la vie à grandes guides, et avait trempé ses lèvres à la coupe de tous les bruyants plaisirs.

Beau cavalier, beau parleur, beau joueur, le père de notre héros ne s'était souvenu que deux mois des obligations que lui imposait le mariage.

Mais lorsque celui-ci qui devait être une des gloires de la science vint au monde, M. le capitaine des gardes était absent.

Il avait quitté Leyden deux mois après son mariage, et s'enivrait à la cour de tous les triomphes réservés aux audacieux.

Aux lettres chaleureuses de sa femme, le courtisan répondait par quelques lignes sèches et froides qui trahissaient sa nature indifférente et égoïste. Mme Van-Der-Bader, devant les désordres de son